

LES CRISES DE NOTRE PRÉSENT ET LA RÉFÉRENCE ÉTHIQUE

TEXTE pour la rencontre de Pescia, 17-20 mai

Le point de départ et le thème de notre débat de Pescia est sous nos yeux tous les jours: *les crises de notre présent*. C'est curieux, mais le texte de la lettre circulaire adressée par Umberto Campagnolo aux membres de la Société le 30 avril 1972, texte que Michelle nous a envoyé, et que j'ai trouvé de très grand intérêt, même pour "notre présent", avait un titre semblable, mais différent: le titre était: "Essence morale de **la crise**", au singulier. Et même si Campagnolo parlait (au pluriel) des "très graves problèmes" et des "conflits", qui menaçaient la survie même du monde, le panorama du monde dans l'année 1972 était probablement plus simple, étant dominé par la Guerre Froide: LA CRISE, à laquelle on pouvait rattacher et reconduire toutes les "crises" et tous les "conflits" du monde.

Cela ne signifie évidemment pas qu'on puisse éprouver un quelconque regret, une quelconque nostalgie de la Guerre Froide: sûrement pas, même si le grand rêve, ou plutôt l'utopie, du "nouvel ordre mondial", annoncée par George Bush senior et Mikhaïl Gorbatchev après la fin de la Guerre Froide, et la "fin de l'histoire" évoquée par l'historien Francis Fukuyama, après la victoire finale de la Démocratie dans le monde, ne se sont pas réalisés. En effet, nous devons faire face à plusieurs crises locales, et à quelques crises globales, telle que la menace d'un changement du climat et des dangers pour l'environnement; mais le fait que nous avons laissé derrière nous la Guerre Froide (et, franchement, je ne trouve pas sérieux qu'on parle de la menace d'un "retour à la Guerre Froide" entre la nouvelle Russie et l'Occident, même si je n'ignore et ne sous-estime pas les tensions existantes), nous permet de faire face beaucoup mieux aux crises de notre présent, et nous permet d'espérer avec plus de réalisme de pouvoir les résoudre.

Mais ce qui reste vrai aujourd'hui est l'importance de la "référence éthique", comme point de référence nécessaire pour faire face à la crise ou aux crises de notre temps. Si l'on pense, et j'en suis convaincu, que la prémisse de tous les efforts pour résoudre les crises dont le monde souffre, et pour donner à la société globale les institutions de gouvernement global qui peuvent la sauver des catastrophes menaçantes,

est le dialogue amical entre les Nations, on doit aussi convenir qu'il ne peut pas y avoir de dialogue, si on ne partage pas certains grands principes éthiques. *"L'ampleur de la crise est telle (je cite du texte de Campagnolo) que l'on ne peut penser la vaincre autrement qu'en lui opposant la volonté de tous les hommes...issue de la force créatrice de l'histoire, de la conscience morale"*. Mais la volonté commune de tous les hommes demande qu'ils partagent une morale.

Mais, est-ce que cela peut se réaliser? Campagnolo, dans sa lettre de 1972, était assez optimiste. Et les raisons de son optimisme sont typiques de sa génération, de ma génération. Il écrit : *«Les deux guerres mondiales ont atteint un tel paroxysme de haine et de violence qu'on a pu croire arrivée l'heure dernière de la fraternité des hommes. C'est à ce moment-là que les hommes ont commencé à comprendre que c'était à eux qu'il appartenait de mettre la guerre hors l'histoire, ce qui n'est concevable que par la création d'une société universelle»*. Il m'est arrivé parfois de formuler une idée semblable en disant que les origines, les racines de l'unification européenne se trouvent dans les champs ensanglantés de Verdun, et dans la catastrophe suprême, la Shoah, dans le lager d'Auschwitz, aussi bien que dans la ruine affreuse de Hiroshima.

Pour Campagnolo, et je partage son point de vue, en dépit de quelques doutes qui restent au fond de mon âme (la sagesse des hommes de culture, des intellectuels, n'est pas du tout certaine), c'est la *politique de la culture* qui doit contribuer à conduire les peuples sur le bon chemin de la fraternité universelle. Et c'est la Société Européenne de Culture qui doit se donner - dit-il - *« la tâche de contribuer à écarter les menaces persistantes de catastrophes par l'action unificatrice de la culture ...par un véritable dialogue fondé sur l'idée de l'Universel»*. Dans son texte du décembre 1972 Campagnolo jugeait que sur ce chemin de l'Universel, on avait fait des progrès. Il écrivait: *«En ce temps de fin d'année je viens vous demander d'arrêter un instant votre attention sur un fait dont il me semble que nous pouvons nous réjouir: la présence croissante de l'idée de l'Universel, de l'Homme en tant que tel, comme critère de valeur»*. Et il reconnaissait les signes de ce progrès, même (disait-il) *«s'il s'agit souvent de déclarations fallacieuses et hypocrites»*. dans *«un certain universalisme des plus grandes organisations internationales et dans l'hommage- que des politiques et des idéologies différentes, pour justifier leurs ambitions de puissance, rendent également aux idéaux de justice, de*

liberté, de paix, de démocratie».

On peut bien se demander si Campagnolo était à l'époque (une époque caractérisée par le slogan de la «coexistence pacifique») trop optimiste. Mais, si l'on compare notre présent, et le monde de l'après Guerre Froide, au monde de 1972 Je crois qu'on peut affirmer que l'on a fait plus de progrès sur le chemin de l'«universalisme» qu'on ne pouvait l'espérer à l'époque. Le bilan est quand même encore incertain. Des dangers ont disparu de l'horizon de l'humanité; mais d'autres dangers, que l'on ne pouvait pas prévoir, ont fait leur entrée sur la scène mondiale. Et encore: la grande menace des armes nucléaires est encore là, le nombre des pays qui se sont donné ces armes a en réalité encore augmenté, et d'autres candidats se présentent aujourd'hui sur la scène. Et les plus grandes organisations internationales sont encore loin de pouvoir contrôler les nombreuses crises locales, qui menacent la paix du monde entier. Même s'il faut admettre que les interventions de l'ONU dans plusieurs conflits ont beaucoup augmenté, avec un certain nombre de succès.

Nous devons tout de même accepter encore corne notre tâche, même si elle est bien au-delà de nos instruments d'action, de nos moyens en tant que SEC, celle de travailler pour faire avancer, et j'emploie encore une fois les mots de Campagnolo, «*l'action unificatrice de la culture*», pour faire avancer un «*véritable dialogue fondé sur l'idée de l'Universel*».

Et ici je voudrais concentrer mon petit discours sur l'Europe, et sur le rôle que l'Europe unie, et les hommes de culture européens, peuvent jouer sur la scène globale. Nous nous appelons « Société Européenne de Culture », et non pas «Société de Culture Européenne». Nous ne pensons pas que la Culture, et les «références éthiques» qui sont son âme, soient une exclusivité de l'Europe, et que le fanatisme et la haine, qui dominent aujourd'hui certaines cultures, soient inconnus chez nous ou dans notre histoire. Nous pensons seulement que l'Europe d'aujourd'hui peut devenir un véhicule de progrès pour le monde. Et que le projet d'unification de l'Europe, encore qu'imparfait, est (et je cite un article récent du Prix Nobel américain Joseph Stiglitz), «un immense succès, non seulement pour l'Europe, mais pour le monde entier», ou (selon «Time») «la plus extraordinaire histoire de succès de notre temps». Cela nous donne le droit, et nous impose le devoir, d'accepter des responsabilités pour la survie de la planète.

L'Europe a unifié le monde et, pourrait-on dire, a créé la globalisation; l'Europe a exporté ses valeurs, mais aussi ses guerres dans le monde entier. L'Europe peut se poser comme objectif d'exporter sa nouvelle paix. Pour éliminer la guerre de son histoire, l'Europe a dû se donner des institutions de gouvernement communes: cette tâche n'est pas encore entièrement accomplie, mais on a parcouru une bonne partie du chemin. Pour sauver le monde, il faut aussi changer radicalement le système mondial de gouvernement, basé sur les Etats. Il s'agit, aujourd'hui, d'une utopie. Mais quand on a commencé à bâtir une Europe unie, on a aussi mis en chantier une utopie. Et l'utopie est devenue une réalité.

Quels peuvent être les instruments permettant de réaliser une telle utopie? Avant tout, cela va sans dire, il faut achever l'œuvre en Europe. Il faut que l'Union Européenne se donne les institutions, les instruments de gouvernement capables d'agir sur la scène mondiale avec efficacité. Mais l'Europe seule, même si elle saura résoudre sa crise (et je crois qu'elle la résoudra, d'une manière ou d'une autre) ne serait jamais capable d'exercer assez d'influence sur la scène globale pour achever le grand objectif de la création de ce qu'Immanuel Kant définissait *«un état de peuples qui s'élargisse jusqu'à embrasser tous les peuples de la terre»*.

Une telle tâche, une telle utopie, requiert les efforts de ce que j'appelle «l'Europe élargie»: qui doit inclure les deux «Europes en exil» (c'est la définition de Borges pour l'Argentine), qui sont, pour moi, les États-Unis d'Amérique et la Russie. Les deux superpuissances d'antan, qui hésitent aujourd'hui, à mi-chemin entre une politique qui vise à créer une vraie alliance de tous les grands pouvoirs de civilisation européenne, pour le bien du monde entier, et les soupçons, les craintes et les ambitions de domination qu'ils ont hérité de leurs histoires.

Je crois qu'ont doit donner assez de temps à la Russie pour vaincre certaines réactions instinctives qu'elle a héritées de la longue histoire d'isolement de l'Union Soviétique, pour faire le progrès nécessaire sur le chemin d'une démocratie accomplie, et pour se convaincre que la vraie sécurité se nourrit d'alliances et de traités de coopération avec ceux que je considère ses pays frères, l'Europe unie et l'Europe d'outre-mer, les États-Unis. Et il faut, bien entendu, que les États-Unis abandonnent le rêve d'être la seule Superpuissance, qu'ils reconnaissent l'existence de ceux que Kissinger définissait, il y a déjà vingt ans, *«the limits of American power»*, et qu'ils tiennent dans la juste

considération les sensibilités et les craintes de la Russie, qui a perdu dans un temps si bref une grande partie de ce qui était son Empire historique. Un vrai choc, qui demandera plus qu'une génération pour être absorbé dans la conscience des Russes.

Je me demande: est-ce une utopie que la création d'une grande alliance de tous les pays de civilisations européenne, qui conduise à la réalisation d'un grand cercle de paix tout autour du Nord de la planète, qui devienne l'avant-garde d'un système d'institutions mondiales de gouvernement? Peut-être. Mais je crois qu'une des tâches de cette association d'hommes de culture, née de l'intelligence prophétique d'Umberto Campagnolo, est précisément de cultiver les utopies. Nous sommes la Société Européenne de Culture, et nos membres ont toujours représenté toute la civilisation européenne, des Amériques à l'Europe de l'Ouest à l'Europe de l'Est jusqu'à la Russie. Et nous avons cultivé comme notre but celui de faire avancer l'idée de l'Universel, même au-delà de nos frontières. Les murs idéologiques qui rendaient si difficile cette rencontre, et qui faisaient de l'existence de notre Société une espèce de miracle, ne sont plus là. L'idée de pouvoir transférer notre esprit de fraternité aux États, ces monstres froids qui nous regardaient avec soupçon et méfiance, est moins utopique aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été tout au long de notre histoire.

La culture du dialogue, la référence éthique qui est la source de notre entreprise, doivent nous guider sur le bon chemin. Dans l'avenir comme dans le passé. Nous sommes petits, mais ambitieux. Et peut-être avons-nous un plus grand nombre de compagnons de chemin potentiels que ceux que nous pouvions avoir dans les premières années de notre existence. Donc, il ne faut pas désespérer. Le désespoir est un luxe qu'on ne peut pas se permettre.

ARRIGO LEVI